

# La fiction comme anthropologie spéculative : narrer la (fin) de l'humanité

Baptiste Gilier \*

## *Abstract*

This work wishes to be part of current debates around the prospect of the "end of the world" and the need for a metaphysical reinvention of the notions of "humanity" and "world". The scepticism of the ontological turn proposed by the supporters of the "speculative realism" although realistic about the threat to humanity; anthropologists Deborah Danowski and Eduardo Viveiros de Castro consider, at the conclusion of their essay entitled "L'arrêt de monde" (2014) the Amerindian collectives ("masters of techno-primitivist tinkering and politico-metaphysical metamorphosis") as one of the possible chances of survival of the future itself. This "comparative metaphysics" approach resonates with Juan José Saer's definition of "fiction as speculative anthropology". Indeed, if we consider with Rancière that our human and social sciences are imbued with the poetic and metapolitical models set up by literature, then fiction - in particular literature - appears as the privileged scene of a metaphysical reinvention of the notions of "Humanity" and "world". This is the hypothesis that we propose in this study by examining the metonymic mechanism at work in the work of the writer Juan José Saer.

## *Keywords*

Speculative anthropology; Anthropocene; Fiction; End of the World; Juan José Saer.

---

\* Est chercheur associé à l'EHESP et chargé de cours en langue espagnole à l'École Polytechnique. Dans le cadre de son doctorat en Études politiques à l'EHESP, il a travaillé sur la revue culturelle argentine Punto de Vista (1978-2008) et, plus globalement, ses recherches portent sur les relations entre politique et littérature, notamment dans le contexte latino-américain

## **Résumé**

Ce travail souhaite s'inscrire dans les débats actuels autour de la perspective de la « fin du monde » et de la nécessité d'une réinvention métaphysique des notions d' « humanité » et de « monde ». Sceptiques face au tournant ontologique que proposent les tenants d'un « réalisme spéculatif » mais réalistes quant à la menace qui pèse sur l'humanité ; les anthropologues Deborah Danowski et Eduardo Viveiros de Castro considèrent, en conclusion de leur essai intitulé *L'arrêt de monde* (2014) les collectifs amérindiens (« maîtres du bricolage techno-primitiviste et de la métamorphose politico-métaphysique ») comme l'une des chances possibles de la *survie du futur*. Cette approche qui s'apparente à une « métaphysique comparée » résonne avec une la définition de Juan José Saer de « la fiction comme anthropologie spéculative ». En effet, si on considère avec Rancière que nos sciences humaines et sociales s'imprègnent des modèles poétique et métapolitique mis en place par la littérature, alors la fiction – notamment littéraire – apparaît comme la scène privilégiée d'une réinvention métaphysique des notions d' « humanité » et de « monde ». C'est l'hypothèse que nous proposons dans cette étude en nous penchant sur le mécanisme métonymique à l'œuvre dans l'œuvre de l'écrivain Juan José Saer.

## **Mots clés**

Anthropologie spéculative; Anthropocène; Fiction; Fin du Monde; Juan José Saer.

Si à première vue les préoccupations esthético-littéraires semblent quelque peu éloignées du débat philosophique qui nous rassemble, soulignons dès à présent que les réflexions qui suivent s'inscrivent pleinement dans la problématique autour des constructions et des déconstructions de l'humanité. Narrer la (fin) de l'humanité – c'est en réalité la lecture d'un essai relativement récent de la philosophe Deborah Danowski et de l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro qui nous a poussé à convoquer ici même les débats actuels autour de la perspective de la fin du monde.

Intitulé « L'arrêt de monde » et paru en 2014, cet essai de Danowski & Viveiros de Castro vient clore un recueil de textes (*De l'univers clos au monde infini*<sup>1</sup>) parmi lesquels

---

<sup>1</sup> Cf. HACHE (Emilie) [Ed.], *De l'univers clos au monde infini*, Ed. Dehors, Paris, 2014.

on peut citer ceux de Dipesh Chakrabarty, de Bruno Latour ou encore d'Isabelle Stengers. Dans la présentation de cet ouvrage collectif, Emilie Hache signale que le basculement dans l'« anthropocène » – c'est-à-dire que pour la première fois l'Homme interfère avec le devenir de la Terre –, nous oblige à revoir nos modes de perception, de pensée et de faire<sup>2</sup>. Dès l'introduction, Danowski & Viveiros de Castro posent les enjeux du débat :

Au fur et à mesure que la gravité de la crise environnementale et civilisationnelle actuelle se fait de plus en plus évidente, nous assistons à une nouvelle prolifération de variations autour de cette vieillissime idée, que nous appellerons ici – pour simplifier ce que cet essai entend compliquer un peu – la « fin du monde » : blockbusters du genre fantastique, docu-fictions de History Channel, livres de vulgarisation scientifique, jeux vidéos, blogs, journaux spécialisés, rapports et déclarations d'organisations mondiales, conférences sur le climat, symposiums de théologie, colloque de philosophie, manifestes politiques – une kyrielle de textes, contextes, véhicules, énonciateurs, publics. Tout ce flux disphorique va à contre-courant de l'optimisme « humaniste » prédominant en Occident au cours des trois derniers siècles. Il annonce, s'il ne reflète pas déjà, quelque chose qui semblait exclu de l'horizon de l'histoire en tant qu'épopée de l'Esprit : la ruine de notre civilisation globale, précisément de par son hégémonie croissante ; une chute qui pourrait entraîner avec soi des portions considérables de la population humaine. D'abord, bien sûr, les masses misérables du Quart Monde ; mais c'est de la nature même du collapsus imminent de s'abattre sur tout le monde, d'une façon ou d'une autre. Voilà pourquoi ce n'est pas seulement la civilisation dominante, occidentale, chrétienne et capitaliste, mais toute l'espèce humaine, l'idée même d'espèce humaine, qui se retrouve interpellée par cette crise – même et surtout, ces nombreux collectifs (cultures, sociétés, peuples) qui ne sont pas à l'origine de ladite crise, sans parler des milliers d'autres lignages de vivants menacés de disparition, ou déjà disparus de la surface de la Terre, à cause des modifications environnementales dues aux activités humaines<sup>3</sup>.

Parmi cette prolifération de récits autour du thème de la fin du monde, les auteurs se penchent sur des productions cinématographiques contemporaines telles que *Melancholia* (2011) de Lars von Trier ou encore *Le cheval de Turin* (2011) de Bela Tarr mais aussi sur *Fragment d'histoire future*, un essai de philo-fiction de Gabriel Tarde de 1896. En outre, il s'intéressent aux récits apocalyptiques et originels amérindiens ou de la tradition

---

<sup>2</sup> Cf. HACHE (Emilie), « Introduction. Retour su Terre » in HACHE (Emilie) [Ed.], *De l'univers clos...*, op. cit.

<sup>3</sup> DANOWSKI (Deborah) & VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), « L'arrêt de monde » in HACHE (Emilie) [Ed.], *De l'univers clos...*, op. cit., p. 222.

chrétienne et, pour finir, il se penche sur le tournant ontologique proposé par les tenants philosophiques d'un « réalisme spéculatif » à travers certaines idées de Quentin Meillassoux et Ray Brassier.

Avant de revenir sur les conclusions de Danowski & Viveiros de Castro – qui constituent le déclencheur de notre étude –, résumons très brièvement les enjeux soulevés par les théories dites de l'« anthropocène ».

Tout d'abord, il est vrai qu'au moins depuis Darwin – et pour reprendre une formule de Lévi-Strauss –, on sait que « le monde a commencé sans l'homme et s'achèvera sans lui »<sup>4</sup>. Toutefois, les auteurs soulignent que « c'est une chose que de savoir que la Terre et même tout l'Univers vont disparaître dans quelque milliards d'années, ou que, bien avant cela, mais dans un futur encore indéterminé, l'espèce va s'éteindre »<sup>5</sup> ; et c'en est une autre que « d'imaginer la situation que la connaissance scientifique actuelle place dans le champ des possibilités 'imminentes' : que les prochaines générations (les générations proches) aient à survivre dans un milieu appauvri et sordide, un désert écologique et un enfer sociologique »<sup>6</sup>.

Danowski & Viveiros de Castro signalent qu'il y a dans la culture contemporaine un sentiment croissant que les deux personnages de notre mytho-anthropologie que sont l'« humanité » et le « monde » sont entrés dans une conjonction cosmologique ou spatio-temporelle néfaste. La transformation de notre espèce de simple agent biologique en une force géologique se paierait par conséquent par l'intrusion de Gaia – notre terre mère – dans le monde humain, cette dernière se transformant ainsi en un sujet historique, en un agent politique menaçant. Bref, comme le résume bien Dipesh Chakrabarty, « la distinction entre histoire humaine et histoire naturelle [...] a commencé à s'effondrer »<sup>7</sup>.

Car en effet, cette collusion des Humains avec la Terre contribue de façon décisive à l'effondrement de la distinction fondamentale de l'épistème moderne entre Nature et Culture. Ainsi, selon Bruno Latour, cette continuité critique entre les rythmes de la nature

---

<sup>4</sup> Cf. LÉVI-STRAUSS (Claude), *Tristes tropiques*, Plon, Paris, 1954.

<sup>5</sup> DANOWSKI (Deborah) & VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), « L'arrêt de monde », art. cit. p. 230.

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Dipesh Chakrabarty cité par DANOWSKI (Deborah) & VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), « L'arrêt de monde », art. cit.

et de la culture annonce un changement de phase imminent de l'expérience historique humaine<sup>8</sup>.

Face à l'écart entre la connaissance scientifique et l'impuissance politique, entre notre capacité (scientifique) d'imaginer la fin du monde et notre incapacité (politique) d'imaginer la fin du capitalisme, nous sommes pris d'un « panique froide » pour reprendre les mots d'Isabelle Stengers<sup>9</sup>. Pour dépasser cette « panique froide », les auteurs cités en appellent à une réinvention métaphysique qui passe par une reconceptualisation et/ou une refiguration des notions d' « humanité » et de « monde »<sup>10</sup>.

Venons-en désormais sans plus attendre aux conclusions de Danowski & Viveiros de Castro : sceptiques face au tournant ontologique que proposent les tenants d'un « réalisme spéculatif » mais réalistes quant à la menace, les deux auteurs considèrent les collectifs amérindiens (« maîtres du bricolage techno-primitiviste et de la métamorphose politico-métaphysique »<sup>11</sup>) comme l'une des chances possibles de la *survie du futur*<sup>12</sup>.

Pour comprendre l'approche de Viveiros de Castro, que l'on pourrait qualifier de « métaphysique comparée », il faut revenir à *Métaphysiques cannibales*, son brillant essai publié en 2010 dans lequel il condamne le narcissisme de sa propre discipline, qui tend à se regarder elle-même à travers l'Autre, et donc à « voir toujours le Même dans l'Autre »<sup>13</sup>. Pour éviter cet écueil, il propose de « situer » l'anthropologie au sein même de la relation entre la pensée occidentale et la pensée amérindienne. C'est notamment ce qui lui fait dire que la pensée de Claude Lévi-Strauss s'imprègne de la pensée amérindienne. Le discours anthropologique s'origine donc à la rencontre de ces deux pensées ; et de cette rencontre, il puise sa force et se cristallise. Ce perspectivisme n'est pas pour autant synonyme d'abandon de la notion de vérité car – pour reprendre une formule de Gilles Deleuze – « le perspectivisme leibnizien, ce n'est pas une variation de la vérité, mais plutôt la vérité d'une variation »<sup>14</sup> ; et de la même manière, « le relativisme n'est pas la relativité de la vérité, mais la vérité de la relation »<sup>15</sup>.

---

<sup>8</sup> Cf. LATOUR (Bruno), *Face à Gaïa*, Ed. la Découverte, Paris, 2015.

<sup>9</sup> Isabelle Stengers citée par DANOWSKI (Deborah) & VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), « L'arrêt de monde », art. cit.

<sup>10</sup> DANOWSKI (Deborah) & VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), « L'arrêt de monde », art. cit., p. 292.

<sup>11</sup> *Ibid.* p. 339.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), *Métaphysiques cannibales*, PUF, Paris, 2009.

<sup>14</sup> DELEUZE (Gilles), *Le pli. Leibniz et le baroque*, Éditions de Minuit, Paris, 1988.

<sup>15</sup> Gilles Deleuze cité par LATOUR (Bruno), *Politiques de la nature*, La Découverte, Paris, 2004.

Revenons-en à présent à la proposition de Danowski & Viveiros de Castro et risquons une analogie : nos poètes et artistes ne sont-ils pas eux aussi, à leur manière, comme les collectifs amérindiens, « maîtres du bricolage techno-primitiviste et de la métamorphose politico-métaphysique » ? C'est précisément ici que l'approche des deux auteurs brésiliens résonne avec cette idée mise en exergue dans le titre de notre texte de la « fiction comme anthropologie spéculative » que je tiens de l'écrivain argentin Juan José Saer (1937-2005)<sup>16</sup>. Nous nous risquons donc à une analogie entre l'approche de Danowski & Viveiros de Castro – qui considèrent que la métaphysique amérindienne peut contribuer à la « survie du futur » – et la thèse de Jacques Rancière selon laquelle nos sciences humaines et sociales s'imprègnent des modèles poétique et métapolitique mis en place par la littérature. Au sujet des sciences de l'interprétation, ce dernier souligne en effet dans *Politique de la littérature* que « les modèles explicatifs qu'elles ont utilisés pour dire le vrai sur le texte littéraire sont les modèles forgés par la littérature elle-même »<sup>17</sup>. La fiction – notamment littéraire – apparaîtrait alors comme la scène privilégiée d'une réinvention métaphysique des notions d'« humanité » et de « monde ».

Une question demeure : comment opère ce « bricolage techno-primitiviste » et cette « métamorphose politico-métaphysique » dans la fiction ?

Dans un travail antérieur sur un roman de Juan José Saer intitulé *Nadie Nada Nunca* (1980)<sup>18</sup>, nous avons relevé que le climat d'imminence qui se dégageait de la « zone » (l'espace littéraire saerien) résultait d'un décalage, d'une torsion qui n'était pas sans rappeler le geste deleuzien face à l'« image dogmatique de la pensée »<sup>19</sup>.

Ce climat d'imminence se manifestait poétiquement par l'expression d'intensités à travers une série d'expérimentations métonymiques. Il s'agissait de la *réfraction*, de la *perspective* et de la *contagion* ; des notions qui, bien qu'originaires du champ des sciences naturelles, ont été utilisées pour l'étude des mythes par les anthropologues Claude Lévi-Strauss (pour la réfraction)<sup>20</sup>, Eduardo Viveiros de Castro (pour la perspective)<sup>21</sup> et James George Frazer (pour la contagion)<sup>22</sup>. Au moyen de ces procédés

---

<sup>16</sup> Cf. SAER (Juan José), *El concepto de ficción*, Seix Barral, Buenos Aires, 1997.

<sup>17</sup> RANCIÈRE (Jacques), *Politique de la littérature*, Galilée, Paris, 2007, p. 32.

<sup>18</sup> SAER (Juan José), *Nadie nada nunca*, Seix Barral, 2000.

<sup>19</sup> Voir DELEUZE (Gilles), *Différence et répétition*, PUF, Paris, 1968.

<sup>20</sup> Cf. LÉVI-STRAUSS (Claude), *Mythologiques I. Le cru et le cuit*, Plon, Paris, 1964.

<sup>21</sup> Cf. VIVEIROS DE CASTRO (Eduardo), *Métaphysiques cannibales*, op. cit.

<sup>22</sup> Cf. FRAZER (James George), *Le rameau d'or*, R. Laffont, Paris, 1983.

métonymiques, la « zone » littéraire devient une zone d'indétermination dans laquelle les intensités à la fois brouillent les identités et mettent en évidence ce que Saer appelle la « forêt dense du réel »<sup>23</sup>.

À la différence du mécanisme métaphorique, le mécanisme métonymique ne réduit pas l'Autre au Même : dans un processus de différenciation, il le rend socialement visible et audible. Fuyant les identités figées, brouillant les frontières et renversant les perspectives, la métonymie – pour le dire en termes rancieriens – redistribue le « partage du sensible »<sup>24</sup>. Il s'agit donc d'une « forme intense » qui subvertit l'ordre représentatif des choses.

Au travers de la matérialisation des intensités, on pressent ainsi la possibilité d'un autre monde, d'une autre ontologie. La « zone » de *Nadie nada nunca* se situe ainsi sur le seuil de ces deux mondes – ou ontologies – en lutte. À chaque instant, le premier menace de s'effondrer et, le second, de jaillir. Tout le récit est parcouru par cette tension entre le transcendant et l'immanent. Tandis que tremble l'édifice de la raison représentative, le récit expérimente le vertige du vitalisme. Toutefois, bien que précaire, cet équilibre est essentiel car le saut dans le monde des intensités est un saut en dehors de la représentation, et donc en dehors de la littérature.

Ce climat d'imminence, cette menace d'un débordement du réel dans un récit sur le point de déraiser, c'est précisément cette menace, cette nouvelle perspective de fin du monde que nous évoquions précédemment. Dans ces va-et-vient perspectivistes que propose le roman de Saer, la dichotomie entre l'Autre et le Même s'estompe progressivement et la figure du sujet devient plus poreuse, ouverte à la contingence du réel. C'est précisément de ces modèles poétiques et métapolitiques que doivent s'inspirer nos sciences humaines, qui souffrent aujourd'hui d'anthropocentrisme, pour se réinventer et par la même occasion, inventer l'« humanité » qui vient.

---

<sup>23</sup> SAER (Juan José), *El concepto de ficción*, op. cit.

<sup>24</sup> Cf. RANCIÈRE (Jacques), *Politique de la littérature*, op. cit.